

24 images

24 iMAGES

Dérives urbaines

Eldorado de Charles Binamé

Yves Rousseau

Number 77, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25095ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1995). Review of [Dérives urbaines / *Eldorado* de Charles Binamé]. *24 images*, (77), 50–51.

DÉRIVES URBAINES

par Yves Rousseau

Eldorado: n.m. (1660, mot espagnol «le doré, le pays de l'or»). Pays merveilleux, de rêve, de délices.

Cette brève définition glanée dans le dictionnaire montre à quel point le titre d'un film peut parfois n'avoir qu'un rapport très lointain avec son contenu tout en l'éclairant de son aura symbolique. S'il faut retenir quelque chose de la définition classique du terme c'est dans la dimension du rêve qu'on doit la chercher, tout comme les conquistadors poursuivaient le mythe du pays de cocagne.

Ici le rêve frappe de plein fouet le mur du présent, symbolisé par une ville dure, en forme de jungle où les fauves ont autant, sinon plus de blessures à panser que de proies à dévorer. Les jeunes loups sont bien solitaires et peu solidaires, ils ont peut-être oublié le concept de la meute, peut-être ne le connaissent-ils que par quelques documentaires vus jadis au cégep, il y a une éternité, car ils ont maintenant 25 ans.

Eldorado n'est pourtant pas qu'un film constat du présent, une thèse sur la généra-

tion X, un rapport de travailleur social. *Eldorado* est d'abord porté par le souffle de l'interprétation et de l'implication personnelle des six acteurs principaux qui ont beaucoup investi dans leurs personnages. Il faut voir *Eldorado* pour retrouver le plaisir de voir évoluer des personnages à la fois concrets et imprévisibles, de se laisser entraîner dans leur dérive urbaine au gré des rencontres les plus aléatoires. Ça manque parfois de rigueur et certains personnages sont lâchés un peu cavalièrement: Henriette (Pascale Montpetit, décidément très à l'aise dans le registre des mésadaptées socio-affectueuses) déménage sans crier gare. On dira que son personnage se définit précisément par l'imprévisibilité de ses réactions mais sa fuite reste un peu facile, comme si on ne savait pas comment se débarrasser d'Henriette. Roxan (Isabel Richer, la plus nuancée des interprètes, qui porte un personnage très fort) n'apparaît plus utile dès qu'elle fout Rita (Pascale Bussièrès, très physique, excellente en desperado à roulettes) à la porte de son appartement. Carence du scénario ou

du montage? Un peu des deux, comme si pris au piège de la liberté, Binamé avait collectionné énormément de matière au tournage pour se retrouver avec un casse-tête avec trop de pièces au montage, ce qui l'aurait forcé à négocier les virages un peu trop serrés quand vient le temps d'aboutir à sa conclusion: une véritable rencontre entre Rita et Lloyd (James Hyndman).

Eldorado commence comme une série de flashes éclatés qui finissent par construire une histoire liée par le fil conducteur des cordes d'un violoncelle. Le début fait très vidéoclip mais heureusement ça se calme et les plans se mettent à respirer. Le montage hésite d'ailleurs souvent entre l'effet clip, basé sur une continuité dans un rythme effréné; et l'effet collage, basé sur une véritable cassure entre les plans. Le collage me semble traduire une volonté de risque bien plus grande que le clip, passé dans la grammaire conventionnelle de la post-modernité cinématographique. Le collage joue sur les antithèses et les dualités dont le choc peut générer un sens inattendu dans l'interpré-

tation du récit. À cet égard, le rôle du violoncelliste Claude Lamothe est un des meilleurs aspects d'*Eldorado*. Présence physique et musicale, le violoncelle se métamorphose pour devenir l'objet-clé du film. Le corps de Pascale Bussièrès s'y associe, les cordes évoquent les rails du chemin de fer et la musique, le passage d'un train à plusieurs reprises. La conception sonore est très intéressante, mélange d'effets très sophistiqués et de bavures dignes d'un film étudiant car dans plusieurs scènes on entend très distinctement ronronner la caméra.

Cette dernière, nerveuse et fébrile, portée à l'épaule, est d'ailleurs comme un septième personnage omniprésent, indispensable au projet esthétique du film. Les images de Pierre Gill sont variées, parfois salement belles, parfois à la limite

Rita (Pascale Bussièrès), la desperado à roulettes.





James Hyndman et Pascale Bussièrès. *Eldorado* est plus qu'un film constat du présent.

de la carte postale, claires et sombres, tantôt lisses, tantôt rugueuses. Il y a parfois abus du reflet de lumière dans la lentille, comme si c'était une signature attestant le côté brut d'*Eldorado*, mais globalement la photo est excellente. Le pari n'étant pas ici de maintenir une tonalité de lumière continue sur l'ensemble du film mais que chaque scène trouve sa lumière.

Il est intéressant de noter qu'*Eldorado* a été porté par le désir de Charles Binamé, un réalisateur jusqu'ici surtout associé à la tendance industrielle de l'audiovisuel québécois. Faut-il avoir au préalable démontré qu'on peut faire du cinéma de démenageur avant d'avoir la possibilité de faire du cinéma en équipe légère?

Une grande partie du discours de promotion du film insiste d'ailleurs un peu lourdement sur la liberté acquise et la participation des principaux acteurs, qui sont même crédités à la scénarisation. À travers un canevas déterminé à l'avance et des répétitions, les dialogues ont été en grande partie créés devant la caméra. Le pari est osé, surtout dans la situation actuelle du cinéma

québécois où règne la dictature du scénario en béton, revu habituellement par des tas de comités avant d'être déclaré prêt à tourner. Mais attention, ce n'est pas une révolution ni une découverte mais un retour à des méthodes qui ont donné plusieurs des meilleurs films produits ici dans les années 60.

Ce parti pris d'«improvisation» des dialogues crée cependant un déséquilibre malheureux dans la qualité des scènes, particulièrement celles qui se voudraient les plus dramatiques. Je pense surtout au retour de Marc (Robert Brouillette) chez Loulou (Macha Limonchik) après leur rupture. Dialogue banal sur une situation banale, le naturel tombe dans le naturalisme. Ce genre de scène dramatique demande une écriture plus serrée pour accéder à des expressions complexes. Ici, l'émotion reste au niveau premier, on n'arrive pas à faire passer davantage qu'un résumé de ce qu'on savait déjà de la douleur des personnages.

Ce film est intéressant à plusieurs égards tant en ce qui a trait au film lui-même qu'à d'autres aspects extra-filmiques. Il s'agit des méthodes de production du

film qui pourraient avoir un effet salutaire sur une bonne partie de l'industrie québécoise du cinéma. L'éventuel succès d'*Eldorado* (qui a coûté presque trois fois moins cher que la moyenne des longs métrages québécois) pourrait ouvrir les yeux des fonctionnaires qui attribuent l'argent sur les avantages de pouvoir faire trois films pour le prix d'un seul. S'il est impossible de concurrencer le cinéma américain par les budgets, nous pouvons cependant produire davantage de films qui occuperaient plus d'écrans afin de créer un momentum. En fait c'est par sa descendance qu'on évaluera le véritable succès du film. ■

ELDORADO

Québec 1995. Ré.: Charles Binamé. Ph.: Pierre Gill. Mont.: Michel Arcand. Son: Claude La Haye. Mus.: Claude Lamothe et Francis Dhomont. Int.: Pascale Bussièrès, Isabel Richer, James Hyndman, Pascale Montpetit, Macha Limonchik, Robert Brouillette, Claude Lamothe. 108 minutes. Couleur. Prod.: Cité-Amérique. Dist.: Alliance.